

David HUME (1752, 1758)

“8 essais économiques  
traduits par Melle  
de la Chaux ”

**Numérisé par Philippe Folliot,**  
Professeur de philosophie au Lycée Ango, Dieppe, Normandie.  
10 janvier 2010.

Un document produit en version numérique par Philippe Folliot, bénévole,  
Professeur de philosophie au Lycée Ango à Dieppe en Normandie  
Courriel : [philippefolliot@yahoo.fr](mailto:philippefolliot@yahoo.fr)  
Site web : <http://perso.wanadoo.fr/philotra/>

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"  
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/>

*NB : Les titres des paragraphes sont de nous : RF*

*David HUME : « Moral, political and literary essays » - 1758 –*  
*Extrait de “of money”*  
**ou “Essai sur l’argent”**

≈

**Définition de la richesse : la neutralité de la quantité de monnaie ou le quantitativisme de Hume**

La valeur de toutes les espèces de denrées et de marchandises est toujours proportionnée à la quantité de l'argent existant dans un État, ce qui en rend le plus ou le moins d'abondance absolument indifférent chez tous les peuples dont on cherche à estimer la force et la puissance, indépendamment et sans relation avec ceux dont ils sont environnés.

**Définition de la richesse : le travail comme source de la richesse du fait des limites de l'enrichissement par le commerce**

Un royaume ne peut jamais avoir une population trop nombreuse, et une industrie trop étendue ; l'une et l'autre sont dans tous les temps avantageuses à un Etat, soit pour les affaires du dedans, soit pour celles du dehors. Le public et le particulier en profitent également, et la nation est puissante dans l'intérieur et chez les étrangers. Mais la grande abondance d'argent n'a qu'un usage borné, et peut même souvent causer du préjudice à une nation dans son commerce étranger.

Un peuple en possession d'un grand commerce paraît, à la première inspection, pouvoir acquérir et s'attirer à lui seul les richesses du monde entier ; mais tout, dans les affaires humaines, dépend heureusement d'une concurrence de causes propres à arrêter l'accroissement du commerce et des richesses d'une nation, et à les partager successivement entre tous les peuples.

**La mobilité internationale des activités, fondement de l'équilibre de la balance des comptes**

Il est très difficile à une nation, supplantée par une autre dans le commerce, de regagner le terrain qu'elle a perdu ; l'industrie de ses rivaux, leur habileté dans le commerce, et les gros fonds de leurs négociants, les mettant en état de se contenter de plus petits profits, leur donnent une supériorité presque impossible à vaincre ; mais tous ces avantages sont heureusement compensés par le bas prix de la main-d'oeuvre dont jouit tout État qui n'a pas un commerce étendu, et qui n'abonde pas en espèces d'or et d'argent. Les manufactures ne restent pas toujours dans les mêmes lieux ; elles abandonnent les provinces et les pays qu'elles ont enrichis, pour se réfugier dans des terres nouvelles, où elles sont attirées par le bon marché des denrées et de la main-d'oeuvre ; elles y restent jusqu'à ce que ces nouveaux pays étant enrichis à leur tour, elles en soient bannies par les mêmes causes qui les y ont attirées. On peut observer, en effet, que la grande abondance d'argent qu'un commerce florissant et étendu a introduite dans un État, y augmente la valeur de toutes les denrées et de toutes les marchandises ; et cette augmentation diminue nécessairement l'étendue du commerce, en donnant aux nations pauvres la facilité de vendre les ouvrages et les marchandises de leurs fabriques à meilleur marché, que ne le peuvent faire celles qui possèdent beaucoup d'espèces d'or et d'argent.

**Le paradoxe de l'afflux de métaux précieux d'Amérique**

Il faut convenir cependant que, depuis la découverte des trésors de l'Amérique, l'industrie a augmenté chez tous les peuples de l'Europe, à l'exception de ceux qui possèdent des mines dans le nouveau monde ; et, quoique la nouvelle quantité d'or et d'argent répandue dans l'Europe ne soit pas la cause unique de cette augmentation de l'industrie, il y a tout lieu de croire qu'elle y a beaucoup contribué. On peut s'apercevoir, en effet, d'un changement marqué dans tous les États où les espèces commencent à devenir plus communes ; le travail et l'industrie y acquièrent de l'activité, le négociant y devient plus entreprenant, le fabricant plus laborieux et plus adroit, le laboureur lui-même y conduit

sa charrue avec plus d'attention et moins de tristesse. Il est difficile d'expliquer tous ces effets lorsqu'on ne fait attention qu'à la plus grande abondance des espèces qui ne peuvent se répandre dans un État qu'en y augmentant le prix de toutes les denrées et de toutes les marchandises, et en obligeant les consommateurs à donner un plus grand nombre de pièces blanches ou jaunes pour se les procurer ; mais l'augmentation du prix de la main-d'oeuvre (37), suite nécessaire de la grande quantité des espèces, est certainement contraire au progrès du commerce étranger, et lui porte le plus grand préjudice.

### **La théorie de la période intermédiaire ou les effets bénéfiques de l'inflation : l'explication du paradoxe**

Ce phénomène singulier ne peut s'expliquer qu'en observant que, quoique l'augmentation de valeur de toutes les marchandises soit la suite nécessaire de celle de la quantité d'or et d'argent, cependant l'accroissement dans la valeur des denrées et des marchandises ne se fait pas subitement ; il n'arrive au contraire que successivement et lorsqu'il s'est écoulé un espace de temps assez considérable pour donner aux nouvelles espèces celui de circuler dans toutes les parties de l'État, et de se répandre dans toutes les classes du peuple. On ne peut apercevoir aucun changement dans les premiers moments où une nouvelle quantité d'espèces s'introduit dans une nation, il n'arrive qu'insensiblement et par degrés ; une marchandise enchérit, et ensuite une autre, jusqu'à ce qu'enfin il s'établisse généralement, et dans toutes les espèces de denrées et de marchandises, une juste proportion entre leur valeur et la quantité des nouvelles espèces répandues parmi le peuple. L'augmentation de la quantité des espèces d'or et d'argent n'est favorable à l'industrie, que dans l'intervalle qui doit nécessairement exister entre leur acquisition et une augmentation générale dans la valeur de toutes les marchandises. Les métaux nouvellement acquis par une nation ne sont alors que dans peu de mains, et n'appartiennent qu'à un petit nombre de personnes qui cherchent sur-le-champ à les employer de la manière la plus avantageuse pour eux.

### **L'exemple de la société de manufacturiers et de négociants de Cadix**

Lorsqu'une société de manufacturiers et de négociants a reçu de l'or et de l'argent, en retour des marchandises envoyées à Cadix, ces manufacturiers et ces négociants se trouvent en état d'employer plus d'ouvriers qu'auparavant ; les ouvriers de leur côté se contentent de travailler pour des maîtres qui les paient exactement, et ne pensent pas à exiger une plus forte rétribution pour le prix de leur travail ; lorsqu'un prompt débit de marchandises met le manufacturier dans le cas d'en faire fabriquer une plus grande quantité, il est alors obligé, pour attirer les ouvriers, d'augmenter le prix de leurs journées et de la façon des étoffes ; mais il ne les paie davantage que sous la condition d'en fabriquer plus de pièces, et de faire plus d'ouvrage dans le même espace de temps. L'ouvrier se trouvant, par ce nouvel arrangement, mieux payé, et ayant plus de moyens de se procurer les nécessités de la vie, se soumet sans peine à l'augmentation de travail et de fatigue qu'exige de lui le manufacturier ; les denrées dont il a besoin et qu'il va chercher dans le marché de la ville voisine, ne lui coûtent que le même prix qu'auparavant, et l'augmentation du prix de son travail lui donne de quoi s'en procurer une plus grande quantité, et de meilleure qualité pour son usage et celui de sa famille. Le laboureur et le maraîcher ne tardent pas à s'apercevoir que leurs denrées et toutes les productions de la terre s'enlèvent avec plus de (38) facilité, et qu'ils en ont un débit plus prompt ; la certitude de la vente les anime au travail, ils s'y livrent avec ardeur et même avec une espèce de plaisir ; et ils font de nouveaux efforts pour tirer de la terre plus de productions, dont la vente les puisse mettre en état de se mieux vêtir, et d'acheter pour eux et pour leur famille une plus grande quantité d'étoffes, et de meilleure qualité que celles dont ils faisaient usage précédemment. De son côté, le fabricant, dont l'industrie est animée par un gain multiplié et continuellement répété, ne change pas le prix de ses marchandises, et n'en augmente pas la valeur, quoiqu'il soit obligé de payer les ouvriers plus cher qu'ils ne l'étaient auparavant. Le tableau que je viens de mettre sous les yeux du lecteur lui représente la marche des nouvelles espèces dans toute leur circulation ; il lui est aisé de les suivre et de se

convaincre qu'elles excitent le travail dans toutes les classes du peuple, avant d'augmenter le prix de la main-d'oeuvre, ainsi que la valeur des denrées et des marchandises.

### **Les flux de métaux précieux et l'alternance des phases de prospérité et de dépression : le rôle du commerce international dans le développement économique**

On peut conclure, de ces différentes réflexions, qu'il est indifférent pour le bonheur intérieur d'un État que les espèces y soient en plus grande ou en moindre quantité ; le gouvernement doit borner ses soins, dans cette matière, à empêcher la diminution de la masse des métaux possédés par l'État, et à favoriser l'introduction des nouvelles espèces, quelque petite qu'en soit la quantité, parce que, quelque imperceptible que soit l'accroissement des métaux dans une nation, il est le seul moyen qui puisse y entretenir l'esprit industriel du peuple, et y augmenter. Le fonds du travail, source unique de la puissance et des véritables richesses. Toute nation, dont la masse des métaux diminue, est, dans le temps de cette diminution, beaucoup plus faible et plus malheureuse que toute autre nation moins riche en métaux, mais dont la quantité s'accroît tous les ans. J'ai fait observer précédemment que l'accroissement de la quantité des espèces n'était pas immédiatement suivi d'une augmentation proportionnée dans la valeur des marchandises et des denrées, et qu'il s'écoulait toujours un intervalle de temps avant que tout eût pris son niveau. Cet intervalle, qui existe également lorsque la quantité des métaux diminue, est aussi nuisible à l'industrie, qu'il lui est avantageux lorsqu'elle augmente. Dans le cas de la diminution de la quantité des métaux, l'ouvrier n'en éprouve aucune dans la valeur des denrées et des marchandises dont il a besoin ; il les achète le même prix, quoiqu'il soit moins employé par le manufacturier et le négociant ; le laboureur de son côté ne trouve plus à vendre la même quantité de grains et de bestiaux, quoiqu'il soit obligé de payer le même prix de son bail au propriétaire ; une langueur et une espèce d'engourdissement se répandent dans toutes les parties de l'État, et annoncent une pauvreté générale, toujours suivie de l'oisiveté et de la mendicité.

Fin de l'extrait (« *Of money* »)



*David HUME* : « *Moral, political and literary essays* » - 1758 –  
*Extrait de "of interest of money"*  
ou « **Essai sur l'intérêt de l'argent** »

#### **La monnaie signe ou convention**

Les espèces n'ont réellement qu'une valeur fictive, fondée sur le consentement et la convention des hommes ; leur abondance plus ou moins grande n'est d'aucune conséquence, dans une nation considérée en elle-même, et sans relation avec ses voisins. L'abondance des espèces, telle qu'elle puisse être, lorsque la valeur en est fixée, n'a d'autre effet que d'obliger chaque citoyen à donner une plus grande quantité de pièces de métal pour se procurer son habillement, ses ameublements, ses équipages, et n'augmente en rien les agréments et les commodités de la vie. Chez toute nation qui possède beaucoup d'espèces, celui qui emprunte pour bâtir une maison, en reçoit une grande quantité, parce que la pierre, le bois, le plomb, les vitres, ainsi que le travail des maçons et des charpentiers, est dans la même proportion, et ne peut être payé que par une grande quantité d'or et d'argent ; mais, comme ces métaux ne sont qu'une représentation de la valeur de tous les objets de commerce, leur quantité et leur abondance, leur poids et leur couleur, ne peuvent apporter aucun changement dans leur valeur réelle, non plus que dans l'intérêt qu'on tire du prêt qu'on en fait. Dans tous les cas, l'intérêt est en proportion avec la somme de marchandises, de denrées et de travail que les espèces représentent ; et cette proportion est toujours la même, soit que des pièces blanches ou jaunes, du poids d'une livre ou d'une once servent à l'apprécier ;

## **L'intérêt fonction du profit**

L'intérêt de l'argent ne peut augmenter que lorsqu'il y a beaucoup (51) d'emprunts, peu de richesses pour les remplir, et de grands profits dans le commerce. Ces trois circonstances réunies sont la preuve la plus évidente du peu de progrès du commerce et de l'industrie, mais ne prouvent pas que l'or et l'argent ne soient pas abondants dans un État. Le bas intérêt résulte au contraire des trois circonstances opposées, c'est-à-dire, du peu d'emprunts, des grandes richesses pour les remplir, et des profits médiocres du commerce ; ces circonstances, qui se réunissent toujours, et qui sont la suite infaillible de l'accroissement du commerce et de l'industrie, ne proviennent pas de l'augmentation des métaux ; je prouverai cette proposition le plus clairement qu'il me sera possible, et je commencerai par distinguer les causes qui rendent les emprunts (...)

Fin de l'extrait (« *Of Interest* »)

≈

*David HUME* : « *Moral, political and literary essays* » - 1758 –  
*Extrait de "of commerce"*  
ou "Essai sur le commerce"

## **Le problème mercantiliste traditionnel**

Quoique la puissance d'un État et le bonheur des sujets puissent être, à quelques égards, regardés comme indépendants l'un de l'autre, on convient cependant communément qu'ils sont inséparables, par rapport au commerce ; et comme la puissance de l'État assure aux particuliers la jouissance paisible de leur commerce et de leurs richesses, de même l'État devient puissant dans la proportion des richesses et de l'étendue du commerce des sujets. Cette maxime, vraie en elle-même, me paraît cependant susceptible de quelques exceptions, et ne devoir être établie qu'avec quelque réserve. Il peut arriver en effet des circonstances où le commerce, les richesses et le luxe des sujets, bien loin d'augmenter la puissance d'un Etat, ne servent au contraire qu'à affaiblir ses armées, et à diminuer son influence et sa considération chez les nations voisines. (...)

## **La population active et le raisonnement statique**

Ce qui constitue le peuple de chaque nation, se partage en laboureurs et en manufacturiers : les premiers sont employés à la culture de la terre ; les derniers donnent à ses productions la forme nécessaire pour la subsistance, les vêtements et les commodités des hommes. Les sauvages ne vivent que de chasse ou de pêche, mais, aussitôt qu'ils se civilisent, ils deviennent laboureurs et manufacturiers. Et, quoique dans les premiers siècles où les nations se civilisent, la partie la plus nombreuse de la société soit employée à la culture de la terre, le temps et l'expérience perfectionnent l'agriculture, au point que les productions de la terre peuvent être assez abondantes pour nourrir un plus grand nombre d'hommes qu'il n'y en a d'employés à sa culture, ainsi qu'aux manufactures d'absolue nécessité.

Si les bras inutiles à la culture des terres et aux manufactures d'absolue nécessité sont employés aux arts qu'on appelle de luxe, leur travail augmente le bon-

heur de l'État, parce qu'on est redevable à leur industrie des nouvelles commodités, et des recherches également utiles et agréables, dont on aurait été entièrement privé s'ils n'avaient eu d'autre occupation que la culture de la terre. Mais n'y a-t-il pas d'autre moyen d'employer ces bras superflus ? Le souverain n'est-il pas le maître de les prendre à son service, et de les enrôler dans ses flottes et dans ses armées, pour faire des conquêtes et se rendre redoutable aux nations les plus éloignées ? Il est certain que les manufacturiers de marchandises de luxe sont dans la dépendance des propriétaires des terres et des cultivateurs, dont les besoins et les désirs décident de leur occupation. Ils sont absolument inutiles dans les pays où le luxe est inconnu ; les productions de la terre qui pouvaient être employées à leur subsistance y servent à entretenir des flottes et des armées, qui peuvent être maintenues sur un pied bien plus considérable, que dans les pays où le luxe des particuliers exige un grand nombre d'arts. Il semble donc qu'il existe une espèce d'opposition entre la puissance des États et le bonheur des sujets. La puissance d'un État n'est jamais plus grande que lorsque tous les bras inutiles sont employés au service (12) public. Les sujets, au contraire, ne peuvent se procurer des commodités et des plaisirs que lorsque ces mêmes bras inutiles sont employés à leur service particulier ; ils ne peuvent être contents qu'aux dépens de l'État, et par la même raison que l'ambition du souverain diminue le luxe des sujets, le luxe des sujets doit diminuer la force et arrêter l'ambition du souverain.

(...)

## **Introduction du commerce et raisonnement en dynamique**

Ces différentes observations prouvent que la puissance du souverain et le bonheur de l'État dépendent, à beaucoup d'égards, et sont inséparables du commerce et des manufactures.

(...)

Le même raisonnement peut faire connaître tous les avantages résultants du commerce étranger, en ce qu'il augmente la puissance des États en même temps que le bonheur des sujets. L'effet du commerce étranger est d'augmenter le travail de la nation, et, par conséquent, de remplir encore davantage ce fonds de travail et d'industrie où nous avons vu que le souverain peut prendre ce qu'il estime nécessaire au service public. Le commerce étranger introduit dans l'État des matières premières qui servent d'aliment à de nouvelles manufactures ; ce même commerce introduit chez les nations les plus éloignées les marchandises provenant des anciennes fabriques, et leur procure de nouveaux consommateurs. Un royaume dont les importations et les exportations sont multipliées, a plus d'industrie et fabrique plus de marchandises de luxe, que celui dont les peuples, contents de ce qu'ils possèdent, ne commercent qu'avec eux-mêmes ; il est par conséquent plus riche, plus puissant et plus heureux. Les sujets jouissent de l'avantage du commerce étranger, par les plaisirs et les commodités qu'ils se procurent, et le public y gagne de son côté, ayant un grand fonds de travail que ce même commerce lui met, pour ainsi dire, en magasin, et dont il peut se servir dans les circonstances critiques ; c'est-à-dire, que l'État, dont le commerce étranger est florissant, renferme un grand nombre de sujets laborieux, qui peuvent être détournés de leur travail ordinaire, et être employés au service public, sans que le surplus de la nation soit privé, non seulement des nécessités de la vie, mais même des principales commodités.

L'histoire nous apprend que les manufactures ne se sont perfectionnées chez la plupart des peuples, qu'après l'établissement du commerce étranger, dont le luxe a toujours été la suite. Les hommes sont naturellement portés à rechercher les marchandises nouvelles et étrangères ; ils leur donnent la préférence, et en font usage plutôt que de perfectionner leurs anciennes manufactures, dont les progrès sont toujours lents, et qui ne peuvent avoir à leur égard l'attrait de la nouveauté ; (18) mais ils requièrent des richesses par l'exportation de leur superflu, et faisait consommer aux nations étrangères des denrées et des marchandises trop abondantes dans certains pays, tandis que le sol et le climat les refusent à d'autres, ils acquièrent en même temps des richesses et de nouveaux plaisirs. Leur industrie étant une fois réveillée, ils perfectionnent tous les objets de commerce tant intérieur qu'étranger, et c'est peut-être le principal avantage que retirent les nations de leurs liaisons

récioproques. Le commerce étranger rendant les peuples laborieux, d'indolents qu'ils étaient auparavant, offre à ceux qui possèdent des richesses et qui cherchent à satisfaire leur vanité, des objets de luxe, dont ils n'avaient pas précédemment l'idée, et il fait naître en eux le désir de vivre avec plus de faste que leurs ancêtres. Dans ce premier mouvement de la nation, le petit nombre des négociants qui commercent avec les étrangers font des profits immenses, et deviennent bientôt aussi riches que l'ancienne noblesse. Leur exemple excite dans tous les coeurs le désir des richesses, et la facilité d'en acquérir par le commerce engage un grand nombre de citoyens à embrasser la même profession, leur donne des rivaux et augmente le nombre des concurrents ; toutes les parties de l'État sont dans une espèce d'agitation ; les fabricants profitent des découvertes des étrangers, et donnent à leurs marchandises le degré de perfection dont elles sont susceptibles ; le fer et l'acier deviennent dans leurs mains industrielles aussi brillants que les métaux les plus précieux.

(...)

Quoique la richesse du peuple ne soit pas une conséquence nécessaire de la liberté, il est certain cependant que, si son indigence n'est pas l'effet immanquable du despotisme, elle en est du moins la suite naturelle. La liberté ne produit des richesses dans une nation que lorsqu'elle est accompagnée de circonstances particulières, et lorsque le génie du peuple se tourne entièrement au commerce.

Fin de l'extrait (« *Of commerce* »)

≈

## **Autres essais..... Autres essais**

### ***Extrait de "of luxury"* ou "Essai sur le luxe"**

#### **Les deux formes du luxe (luxe nuisible et luxe vertueux)**

Puisque le luxe peut être considéré sous deux faces différentes, il n'est pas étonnant qu'il ait donné lieu à des opinions outrées et déraisonnables. Les uns, conduits par des principes dissolus, louent le luxe le plus déréglé, et le soutiennent avantageux à la société ; tandis que d'autres, d'une morale sévère, blâment le luxe le plus innocent, et le représentent, comme la source de toute espèce de corruption, et l'origine des désordres et des factions propres à troubler le gouvernement. Nous tâcherons de rapprocher ces deux extrémités en prouvant, 1° que les siècles de luxe et de délicatesse sont les plus heureux et les plus vertueux ; 2° que le luxe cesse d'être utile à la société lorsqu'il n'est pas modéré, et que, lorsqu'il est porté trop loin, il devient pernicieux à la société politique, quoique, peut-être, il y ait des vices qui lui soient encore nuisibles.

### ***Extrait de "of balance of trade"* ou "Essai sur la balance du commerce"**

#### **La chimère de la balance commerciale et la défense du libre échange**

Les nations qui ignorent la nature du commerce et ses effets, sont en usage d'interdire l'exportation des denrées et de toutes les matières dont la possession est précieuse par leur valeur, leur utilité et leur rareté.

(...)

Quelque grossières et quelque évidentes que soient ces erreurs, les nations les plus commerçantes en retiennent toujours une jalousie mutuelle sur la balance de leur commerce, et sont réciproquement

agitées de la crainte d'être privées un jour, par l'acquisition des marchandises étrangères, de tout leur or et de tout leur argent. Cette frayeur me paraît, dans tous les cas, chimérique et sans aucune espèce de fondement ; il est aussi impossible qu'un royaume peuplé et industriel se trouve sans espèces, qu'il l'est de voir tarir nos sources, nos ruisseaux et nos rivières. Tant que le Gouvernement continuera ses soins pour conserver notre population et notre industrie, nous pouvons être assurés de ne perdre aucune de nos richesses.

*Extrait de “of jealousy of trade”*  
ou “Essai sur la concurrence pour le commerce”

**Le libre échange mutuellement avantageux**

Après avoir montré le ridicule d'une première espèce de jalousie à laquelle sont en proie les nations commerçantes, il ne saurait être hors de propos de parler d'une seconde, dont les motifs ne sont pas moins déraisonnables. Rien n'est plus commun, de la part des peuples qui ont fait quelques progrès dans le commerce, que de s'alarmer des progrès analogues qui s'opèrent chez leurs voisins ; de considérer comme ennemis, en quelque façon, tous les États où la production se développe, et de poser en principe que la fortune de ces États ne s'améliore qu'à leurs dépens. Mais, contrairement à cette doctrine étroite et malveillante, je ne craindrai pas de soutenir que l'accroissement de la richesse et du commerce, chez une nation quelconque, bien loin de pouvoir blesser l'intérêt des autres, contribue, la plupart du temps, à l'extension de leur propre opulence ; et qu'aucun État ne réussirait à faire faire de grands pas à son industrie et à son commerce, si l'ignorance, la paresse et la barbarie régnaient chez les peuples qui l'environnent.

*Extrait de “of the public debt”*  
ou “Essai sur le crédit public”

**Les effets pernicioeux de l'endettement public**

Je conviens que les trésors publics peuvent être quelquefois nuisibles aux États, parce qu'ils donnent aux souverains et à leurs ministres des facilités pour entreprendre des expéditions imprudentes et qu'ils peuvent leur faire négliger la discipline militaire, par trop de confiance dans leurs richesses ; mais les dangers résultant de l'aliénation des revenus publics, sont encore plus certains et plus inévitables. La pauvreté, l'impuissance et l'assujettissement à des puissances étrangères en seront la conséquence nécessaire et infaillible.

(...)

Je vais mettre sous les yeux du lecteur les différents effets des dettes publiques, tant par rapport à l'administration intérieure d'un État, que par rapport aux affaires étrangères, et leur influence sur le commerce, l'industrie, la guerre et les négociations.

